

---

## Stratégies unificatrices et protectrices de l'Œuvre des Flamands à Paris

**Henk Byls**

---



### **Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4193>

ISSN : 1773-0201

### **Éditeur**

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### **Édition imprimée**

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 37-52

ISSN : 0395-9317

### **Référence électronique**

Henk Byls, « Stratégies unificatrices et protectrices de l'Œuvre des Flamands à Paris », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 76 | 2008, mis en ligne le 05 mars 2009, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/4193>

---

Ce document a été généré automatiquement le 4 mai 2019.

© Tous droits réservés

---

# Stratégies unificatrices et protectrices de l'Œuvre des Flamands à Paris

Henk Byls

---

- 1 En 1860, Gaspard Vanderijst, un franciscain belge actif à Paris, écrit à Mgr Delebecque, évêque de Gand, que le nombre des Belges dans le faubourg Saint-Antoine a dépassé les 4 000, la plupart originaire des deux Flandres<sup>1</sup>. Leurs conditions de vie sont déplorables et Vanderijst se plaint qu'ils ne connaissent plus ni foi ni loi. Il demande alors à l'évêque d'envoyer un aumônier pour s'occuper du sort de ces malheureux<sup>2</sup>. Le constat de Vanderijst correspond aux données des recensements. Entre 1851 et 1866, la population parisienne se déclarant belge est en effet passée de 9 711 à 28 430 personnes. Le père franciscain est donc témoin des premières arrivées de Belges, qui iront croissant jusque dans les années 1880. De 1876 à 1881, par exemple, la population belge à Paris dépasse les 45 000. À partir de 1891, elle diminue considérablement, notamment suite à la loi de 1889 relative à la nationalité française<sup>3</sup>.
- 2 Au début de mars 1862, l'évêque de Gand obtient l'accord de Mgr Morlot, archevêque de Paris, concernant l'envoi d'un prêtre flamand pour la période de Pâques. Le 30 mars, Pierre De Mey célèbre une messe en flamand à la paroisse Saint-Eloi<sup>4</sup>. À la fin de l'année, un aumônier permanent, Liéven Beyaert, s'installe à Paris, au 12 de la rue Saint-Bernard, au cœur même du faubourg Saint-Antoine. Durant trois décennies, jusqu'à son décès en 1894, il incarnera la mission flamande qui, comme on le verra, a pour but de protéger et d'aider spirituellement les Flamands de Paris.
- 3 En survolant l'histoire de l'Œuvre des Flamands, nous constatons que le règne de Beyaert correspond à la période pendant laquelle la mission se focalise sur les citoyens parisiens d'origine flamande. Après sa mort, l'Œuvre se réoriente. Ayant perdu son impact sur la population belgo-flamande de la capitale, elle se centre de plus en plus sur les saisonniers flamands travaillant dans les fermes des alentours de Paris. À cette époque, l'Œuvre maintient sa base de départ, mais change fondamentalement de nature en devenant une mission rurale. Elle continuera d'exister, en tant que telle, jusqu'aux années 1990.

- 4 Dans cette contribution, seule la période où l'Œuvre fut active en ville est traitée. À ce titre, elle tente pendant quatre décennies d'aider, d'unifier et de protéger les Flamands. Aider, parce que l'on perçoit à l'époque le « Flamand » comme un pauvre ayant besoin « du pain spirituel, des instructions et des consolations de la religion »<sup>5</sup>. Protéger, parce que l'on suggère dès le début que Paris est une ville dangereuse. Sans entrer trop dans les détails, nous espérons mettre ici en lumière les stratégies et mobiles de cette organisation<sup>6</sup>.

#### Antécédents de l'Œuvre des Flamands

- 5 Le fait que l'Œuvre des Flamands naisse en 1862 au sein de l'évêché de Gand n'a rien de surprenant. Son évêque, Mgr Delebecque, n'a pas attendu la lettre de Vanderijst pour se préoccuper du sort des émigrants flamands. Dès les années 1850, on le voit jouer un rôle actif dans l'introduction des récollets flamands dans le Nord de la France. En 1853, il sollicite vainement les frères mineurs français en vue de l'ouverture d'une maison à Tourcoing<sup>7</sup>. Trois ans plus tard, il est lui-même contacté par le diocèse de Cambrai afin de trouver des récollets belges « capables de subvenir aux besoins spirituels des Flamands et Français » à Roubaix<sup>8</sup>. A posteriori, on peut considérer ces démarches comme les prémisses nécessaires à l'installation des franciscains flamands à Roubaix, entre 1858 et 1862.
- 6 Au moment où Vanderijst adresse sa demande à Mgr Delebecque, la situation est donc déjà telle que l'évêché peut se permettre une attitude plus volontariste. D'une part, le redressement structurel de l'Église est acquis. Le processus a débuté dans les années 1830, au cours desquelles catholiques et libéraux ont mené une politique unioniste. La liberté inscrite dans la constitution belge a été habilement exploitée par l'Église pour se repositionner dans la société civile. Ensuite, l'entente entre libéraux et catholiques étant devenue de plus en plus difficile à maintenir, l'Église a réappris à mobiliser. Le fossé entre les deux camps se creuse progressivement à partir des années 1840. Les libéraux supportent mal le rétablissement de la position de force de l'Église dans des domaines-clés tels que l'enseignement et l'assistance publique. En 1846, cette défiance profonde de la part des libéraux aboutit à la fondation du parti libéral. Les troubles de 1848 font le reste<sup>9</sup>. Pour les catholiques, commence alors un processus de ralliement qui prend dans le diocèse de Gand une forme particulière. Autour de l'évêché, on assiste à la formation d'un réseau des laïcs aisés de tendance ultramontaine, avec lequel une collaboration étroite va se développer<sup>10</sup>.
- 7 C'est dans ce contexte que Mgr Delebecque réagit en 1862 à la demande de Vanderijst. Assuré de l'appui du réseau ultramontain, il peut se permettre d'aller vite en besogne. En omettant de consulter une congrégation, Mgr Delebecque est convaincu que la passation à une institution religieuse pourra se régler plus tard. Nous trouvons une description exacte de la mission telle que Delebecque la conçoit dans le procès-verbal de la Réunion des évêques d'octobre 1862. Les évêques y confirment que le meilleur moyen de soutenir « l'Œuvre des Belges » est d'aider les pères récollets à se procurer une maison et une église dans le faubourg Saint-Antoine. Pour atteindre ce but, « il faudrait réunir un comité de Dames belges résidant à Paris »<sup>11</sup>.
- 8 Il est clair qu'à court terme, Mgr Delebecque souhaitait transmettre la mission à une institution religieuse, de préférence aux pères récollets, comme à Roubaix, et qu'il concevait la mission de Beyaert comme temporaire. La décision montre également que l'intrication entre aristocrates et bourgeois catholiques et catholicisme organisateur est déjà une réalité.

- 9 Mais l'histoire de l'Œuvre ne se déroulera pas comme prévu. Suite au décès inattendu de Mgr Delebecque, en 1864, la mission est prématurément privée de son inspirateur et, du même coup, la conception initiale que celui-ci avait de l'Œuvre est reléguée au second plan. Quant à la transmission de l'Œuvre à une institution religieuse, Beyaert – devenu premier conseiller en cette matière – ne voit pas immédiatement de pistes. Le successeur de Delebecque, Mgr Bracq (1865-1888), choisit donc de développer provisoirement la mission au sein de l'évêché, ce qui transforme progressivement celle-ci en affaire proprement gantoise. Afin d'assurer sa viabilité, on resserre plus encore les liens avec le réseau ultramontain. Ce processus se reflète à la fois dans le discours légitimateur de l'Œuvre et dans le travail sur le terrain. Nous nous focaliserons en premier lieu sur le discours légitimateur, puis mettrons en lumière les pratiques telles qu'elles se déploieront sur le terrain.

Un Paris menaçant, une France dont il faut se méfier

- 10 Au cours de la première décennie de l'Œuvre des Flamands, l'un des premiers dangers perçus par ses responsables est clairement la ville de Paris. L'image ambiguë de la capitale au cours du XIX<sup>e</sup> siècle est bien connue<sup>12</sup>. D'un côté, en citant Paris, on évoque l'idée de la liberté et d'une certaine ouverture d'esprit. De l'autre, la capitale symbolise pour certains milieux l'antipode de tout ce qu'ils prêchent. Les conservateurs fustigent la passion du changement de la ville, tandis que les catholiques critiquent son caractère anticlérical. Bref, le mythe négatif côtoie à cette époque le positif.
- 11 Dans l'entourage de l'Œuvre des Flamands, c'est clairement l'image négative de Paris qui prévaut. En tant que telle, elle représente un décor dans lequel les Flamands apparaissent comme misérables et perdus. La gamme de métaphores utilisée dans la correspondance à ce sujet est significative. Une lettre pastorale de Mgr Bracq décrit Paris comme « la Babylone de nos jours, la splendide et dangereuse Paris »<sup>13</sup>. Beyaert qualifie la ville « d'immense mer orageuse »<sup>14</sup>. Une lettre d'encouragement de Mgr Bracq aux quelques Flamands qui assistent l'aumônier s'inscrit dans la même logique :

J'ai éprouvé une joie profonde en apprenant que vous obéissiez au Seigneur et sa mère, sainte Marie, en plein cœur de cette ville diabolique. Comme les trois amis du prophète Daniel, vous vivez dans la nouvelle Babylone sans y succomber<sup>15</sup>.

- 12 Nous constatons qu'avant la guerre franco-allemande et la Commune, le seul rapport relevé concernant le comportement déplorable des Flamands parisiens concerne la ville elle-même. Les Français et la France sont épargnés. Qui plus est, la correspondance se montre critique à l'égard des Flamands eux-mêmes. À propos de ces compatriotes, Beyaert écrivait en 1863 :

Il est vrai que les Flamands qui arrivent ici sont en général tout ce qu'il y a de plus mauvais en Belgique, mais tous, je pense, conservent la foi et sont très heureux, quand ils voient les dangers de la mort, de pouvoir se réconcilier avec le Bon-Dieu par une bonne confession<sup>16</sup>.

- 13 Et en 1866 :

Je les invitais à la messe, je leur parlais de leurs devoirs de religion, du bonheur qu'ils avaient trouvé dans leur pays dans l'accomplissement de ces devoirs. Ils approuvent en général tout ce que je disais. Mais à Paris, ajoutaient-ils, ce n'est pas comme en Belgique ; on est forcé de travailler toujours, même le dimanche. D'ailleurs ce n'est pas l'usage que les Flamands aillent à la messe. Ceux qui ont la bonne volonté d'y aller n'oseraient pas même, car ils s'exposeraient aussi aux railleries de ceux qui ne vont pas<sup>17</sup>.

- 14 Après les événements de 1870-1871, les critiques se précisent. L'image d'un Paris menaçant s'étend désormais à la France et aux français. En même temps, la correspondance prend un tournant plus identitaire. Le deux septembre 1870, deux jours avant que les Parisiens ne proclament la République, Beyaert écrit à son évêque qu'une telle conception de la vie politique « n'est pas faite pour ramener le peuple à Dieu »<sup>18</sup>. Une fois la Troisième République mise en place, le peuple français revêt dans la correspondance de l'Œuvre une image de plus en plus amère. Pour Beyaert, « le peuple français en général n'a plus de religion »<sup>19</sup>. Et, concernant les Parisiens : « Les Flamands vont assez bien comparativement aux Français. Nous n'avons ici en général que l'écume de la Belgique, mais cette écume va encore mieux que la crème du peuple de Paris »<sup>20</sup>.
- 15 Le constat d'importance croissante de l'aspect identitaire à cette période va de pair avec celui de l'influence grandissante de quelques éminents ultramontains gantois. Dans ces milieux, l'idée que la langue maternelle est le vecteur principal du sentiment religieux a gagné du terrain. Le flamand est de plus en plus perçu comme une langue de culture. En étudiant, en protégeant et en promouvant la langue flamande, on pense assurer également la préservation des valeurs traditionnelles et de la culture chrétienne<sup>21</sup>. Certes, la langue maternelle a été un instrument pastoral bien avant l'émergence de ce discours, mais on constate que le recours à cet instrument est de plus en plus argumenté. La langue flamande s'inscrit alors dans une logique qui oppose particularisme à universalisme. À cet égard, le discours laudatif prononcé par Jules Lammens à l'occasion du 25<sup>e</sup> anniversaire de l'Œuvre est révélateur<sup>22</sup>.
- 16 Il (Liéven Beyaert) parlait à ses compatriotes de leurs ancêtres. « (...) Restez Flamand au milieu de ce grand tourbillon nommé Paris », disait-il. « N'oubliez pas les lieux de pèlerinage flamands, n'oubliez pas les dictons flamands, les villes et villages flamands (...). Apprenez à vos enfants les chansons d'enfants flamandes, et surtout cette chanson que toute la Flandre chantait autrefois : *Zij zullen haar niet hebben, de schone ziel van 't kind*. [– ils ne l'auront pas, la belle âme de l'enfant] – (...) il concluait son discours en citant les mots du poète Ledeganck : « Restez fidèle à votre passé ! Soyez toujours à la hauteur de vos racines flamandes ! Soyez toujours Flamand de cœur et Flamand de nature ! Restez Flamand dans votre langue et dans vos mœurs »<sup>23</sup>.
- 17 Que cette allocution soit influencée par les circonstances festives va de soi. Mais le fait est qu'elle revendique clairement une identité flamande qui n'était pas explicitement présente au début des activités de l'Œuvre. Pendant la première décennie de son existence, l'émigrant flamand y est représenté comme un pauvre diable, souvent originaire d'une région rurale. Déraciné, il est exposé aux dangers, car il se retrouve loin de chez lui, sans berger. Il n'a plus de points de repère moraux. Dans le discours des responsables de l'Œuvre, ces constatations se déplacent au fil du temps pour venir se greffer à des signifiants s'inscrivant progressivement dans un contexte identitaire. Pour eux, ces signifiants font référence à des significations qui révèlent des différences presque ontologiques entre « nous » et « eux ». Fin des années 1880, « Flamand » est devenu dans ce milieu synonyme de catholique vertueux, fidèles à son passé et cultivant la mémoire de celui-ci, même dans des conditions migratoires<sup>24</sup>.
- Stratégies mises en place par l'Œuvre des Flamands
- 18 Au moment où l'Œuvre s'implante, les préoccupations des Flamands ne sont pas de nature exclusivement spirituelle. Nous avons déjà vu que le travail du dimanche est courant. De plus, les Flamands ont débarqué dans une ville où la catholicité n'est plus une évidence.

Alors, que fait l'Œuvre pour les gagner de nouveau à sa cause ? Quelles sont les stratégies mises en place ? Et, surtout, est-il légitime de considérer ces pratiques unificatrices et protectrices comme des stratégies, c'est à dire comme un ensemble d'actions bien coordonnées destinées à servir un but ? Au risque d'attribuer aux activités de l'Œuvre une logique qu'elles n'eurent pas au moment de leur mise en œuvre, nous les présentons ci-dessous sous forme de catégories.

#### Unifier les Flamands

- 19 Une première stratégie consiste évidemment à réunir les Flamands de Paris afin de leur offrir une pastorale dans leur langue maternelle. Dès le début, Beyaert les invite à la messe et leur parle de leurs devoirs de religion. Pour réaliser cela, l'Œuvre a besoin d'un lieu où l'on peut dire la messe, de préférence dans le quartier où les Flamands sont le plus présents. En 1863, l'œuvre trouve un lieu de rassemblement dans la chapelle des catéchismes de l'Église Sainte-Marguerite, au cœur du faubourg Saint-Antoine, à cette époque le quartier phare de la présence des Belges à Paris.

#### Une infrastructure flamande

- 20 Dès le début, la collaboration avec la paroisse de Sainte-Marguerite s'avère difficile. Beyaert souhaite une mission plus indépendante, afin de pouvoir organiser ses activités conformément à ses principes. Sur le terrain, cette vision instaure inévitablement une concurrence pastorale. Le curé français de Sainte-Marguerite veut les Flamands dans son église. Pour cela, il ouvre la porte à l'aumônier flamand : il l'autorise à utiliser la chapelle attenante et à dire un mot en flamand après l'Eucharistie. Mais ce dont Beyaert rêve, c'est d'une vraie paroisse flamande en plein cœur du faubourg Saint-Antoine. La mission qui lui sert de modèle est celle des Allemands. Sous impulsion du père jésuite Chable, celle-ci est devenue dans les années 1850 l'Œuvre étrangère disposant de la plus grande portée<sup>25</sup>. En 1865, par exemple, quinze jésuites y sont à la disposition de la population allemande ; ils disposent d'un siège propre, comprenant une église (Saint-Joseph-des-Allemands) et une école. Là, des frères des écoles chrétiennes instruisent les enfants allemands en français, à l'exception du catéchisme, lequel est donné en allemand.
- 21 Ce n'est pas nécessairement cette école que Beyaert et l'Œuvre des Flamands envient aux Allemands. Mais Beyaert est convaincu que si l'Œuvre veut atteindre son but, il lui faut une infrastructure propre, avec une visibilité matérielle à laquelle les Flamands puissent s'identifier<sup>26</sup>. À cette fin, l'Œuvre organise dès 1866 des quêtes en Belgique. En suivant cette politique, elle entre en conflit avec l'archevêché de Paris.
- 22 La cause du conflit est la lettre pastorale déjà citée de l'évêque de Gand, qui accompagne les quêtes. Dans cet écrit, l'évêque fait référence aux « nombreux Flamands qui sont partis en France ». « Il s'en trouve à Roubaix, il s'en trouve à Lille et dans les environs. Il s'en trouve surtout dans la Babylone moderne, la superbe et dangereuse ville de Paris. »<sup>27</sup> Pour plaider la cause des Flamands devant l'archevêché de Paris, l'évêque de Gand envoie cette ébauche à Mgr Darboy, son homologue parisien. La réponse de celui-ci ne fait guère montre d'indulgence :

Je vous remercie, Monseigneur, de m'avoir envoyé votre circulaire relative à ce projet de chapelle. Si mes diocésains la lisaient, ils n'accepteraient probablement que sous bénéfice d'inventaire le titre de Babylone donné à leur ville et diraient qu'il y a du bien même à Paris, et du mal même en Belgique. Je me persuade que ceux de vos diocésains qui auront l'honneur de vous revoir vous donneront cette assurance<sup>28</sup>

- 23 Bien que la quête ait été un succès, Mgr Darboy tarde à donner l'autorisation définitive. Forte personnalité, il dirige l'archevêché dans une direction gallicane, qui s'oppose à plusieurs reprises à la ligne officielle du Vatican. On comprend qu'en admirateur de la ville moderne et cosmopolite, il ne se sente pas très attiré par une initiative telle que celle de l'Œuvre, à fondement idéologique traditionnaliste et ultramontain. Il faudra donc une médiation du cardinal de Malines pour que le projet puisse se concrétiser. Le 29 avril 1868, l'Œuvre des Flamands peut enfin fêter l'inauguration de sa propre chapelle, sise à la rue des Boulets.

#### Un réseau des bienfaiteurs

- 24 Il va de soi que l'Œuvre des Flamands ne fut pas l'initiative d'une seule personne. Autour de la mission, un large réseau s'est tissé. Comme nous l'avons dit, la plupart de ses adhérents sont fortunés et d'opinion ultramontaine. Conformément à la décision prise par les évêques belges, l'Œuvre s'adresse en premier lieu aux femmes, toute issues de la noblesse et la haute bourgeoisie. Elle leur demande de devenir « dames d'Œuvre » en récoltant de l'argent pour cette bonne cause. En procédant ainsi, la mission utilise une pratique très répandue dans les années 1850<sup>29</sup>.
- 25 L'Œuvre put compter sur quelques quêtesuses remarquables. Parmi elles, la baronne de Monin-Rendeux est sans aucun doute la plus importante. Elle apparaît au premier plan en 1872, au moment où la mission se porte déjà mal. La guerre franco-allemande et les événements de la Commune ont mis fin à son essor. Les locaux de la rue des Boulets ont été saccagés et la chapelle est devenue « une vraie étable de Bethlehem »<sup>30</sup>. Afin de redresser la situation, la baronne prend les choses en main, appuyée par le réseau ultramontain.
- 26 D'abord, la baronne veut coûte que coûte que les jésuites belges prennent la relève de la mission flamande. Forte de ses moyens considérables, l'Œuvre se lance, en vue d'accueillir la congrégation, dans la construction d'un vaste complexe. Des terrains à bâtir sont acquis dans ce but à la rue de Charonne.
- 27 Comment expliquer le zèle extraordinaire de la baronne et l'attitude docile du diocèse ? Les responsables de l'Œuvre croient que, dirigée par des jésuites, la mission pourra être relancée sans peine. La congrégation dispose pour cela de l'expertise et du personnel voulus. Elle est à même de réussir là où l'Œuvre a échoué. Par exemple, en développant un volet social, que l'Œuvre n'a jamais pu mettre en chantier. Et en fondant une école flamande, projet qui fut envisagé si l'on en croit la présence dans le complexe de locaux destinée à l'éventuel hébergement des élèves. Hélas pour l'Œuvre, la stratégie « jésuite » échoue complètement. L'atmosphère de la Troisième République n'est pas de nature à permettre l'arrivée d'une congrégation étrangère sous les applaudissements. De plus, les jésuites français s'opposent à l'existence d'une telle mission<sup>31</sup>. À cette période, la congrégation est au bord de l'expulsion et un renforcement du côté belge risquerait de mal tomber. Une même attitude se développe parmi les jésuites belges. Alors qu'en 1871, ils songent fortement à accepter la mission, leurs réticences grandissent au fur et à mesure que la fin des travaux approche<sup>32</sup>. En 1877, une infrastructure impressionnante a été mise en place, mais les jésuites renoncent définitivement à prendre la mission flamande en main<sup>33</sup>.
- 28 L'acharnement à construire un couvent s'explique aussi par une autre raison. Dans le courant de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, une vive discussion se fait jour en Belgique à propos du style architectural qui représente le mieux le renouveau de l'Église. Dans le



sillage de l'architecte anglais Pugin, une conception architecturale flamande reflétant une vision ultramontaine se développe<sup>34</sup>. Dans les années 1860-1870, cette approche se cristallise dans le réseau bien connu des écoles Saint-Luc<sup>35</sup>. L'intention de la baronne et de ses proches est de diffuser ce style à Paris, qui est à l'époque la vitrine de l'Europe, y compris sur le plan architectural.

- 29 Pour être exhaustif, il nous faut également mentionner le passage à la mission des rédemptoristes allemands, entre avril 1879 et mars 1880. Ce passage fut un véritable fiasco. Selon la correspondance de l'Œuvre, ils ne s'occupèrent guère des Flamands et en vinrent même à un moment donné à supprimer les messes flamandes. En 1880, après de longues querelles et une intervention de Werner de Mérode auprès du Vatican, l'Œuvre revint définitivement sous tutelle de l'évêché de Gand<sup>36</sup>.

Des initiatives moralisantes

- 30 Quel est le rapport de tout ce qui précède avec la réalité sociale de la population flamande au sein de Paris ? On n'en trouve guère. L'énergie investie par les protagonistes dans l'exportation de leur idéologie fut inversement proportionnelle au souci des Flamands et des Belges à Paris. Après le refus des jésuites et le débâcle de l'épisode rédemptoriste, il ne restait plus à l'évêché qu'à reprendre l'Œuvre en main. Afin de revitaliser celle-ci, l'évêque décide en 1881 d'augmenter le nombre d'aumôniers à trois.
- 31 La présence de trois personnes dans un couvent équipé pour en accueillir quinze ou plus engendre une atmosphère de résignation. À nouveau placée sous la direction de Beyaert, l'Œuvre se replie sur ses pratiques moralisantes des années 1860. Faute d'avoir pu développer un volet social, Beyaert s'est à l'époque focalisé sur la protection de la morale. Le problème qui lui tenait le plus à cœur était celui du concubinage. Pour l'endiguer, il a fondé une Œuvre de Saint-François Régis, qui opère indépendamment des sociétés parisiennes. À partir de 1880, il se réinvestit à fond dans ce travail, allant jusqu'à s'occuper exclusivement de cette question. Mais même si le nombre de régularisations obtenue par Beyaert entre 1863 et 1894 est impressionnant (plus de 11 000 mariages), l'Œuvre n'arrive plus à suivre les événements.
- 32 En 1881, Beyaert écrit à son évêque que « plusieurs Flamands connaissant assez la langue pour se confesser en français, ils se sont adressés ailleurs et ont fait la communion dans leur église paroissiale »<sup>37</sup>. Quant à la réponse faite par Beyaert à Mgr Bracq, qui propose d'envoyer un quatrième prêtre, elle est révélatrice : « Je me souviens d'avoir fait observer à votre Grandeur qu'il n'aurait pas trouvé d'occupation »<sup>38</sup>.

Bilan et conclusion

- 33 Ce que les prêtres flamands constatent à partir des années 1880 se confirme dans les recensements. La population flamande perd progressivement sa visibilité dans le onzième arrondissement, où les Italiens prennent la relève. Le fait que cette évolution aille exactement dans l'autre sens que celle de l'ancrage matériel de l'Œuvre dans le quartier semble particulièrement tragique : lorsque le couvent est enfin prêt, les Flamands n'y viennent guère.
- 34 Au-delà du fait que toutes les œuvres religieuses perdent du terrain au cours des dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, on peut trouver diverses explications à ce phénomène. Certes, il y a l'émergence d'autres conceptions idéologiques, telle que le socialisme. Bien que difficile à mesurer, il y a aussi le simple fait que l'air de la ville rend toujours plus libre. Mais la faute est aussi imputable à l'Œuvre, dont on ne peut que constater qu'elle fit des choix néfastes.



- 35 En comparaison avec l'Œuvre des Allemands, les Flamands n'optèrent jamais pour une attitude d'intégration. Le seul but de la mission flamande fut au contraire d'isoler ses compatriotes. D'abord vis-à-vis de l'influence incontrôlable de Paris, puis vis-à-vis de la France et des Français en général. Dans cette volonté, l'Œuvre se heurta partout à la résistance des acteurs locaux. Dans les années 1860, elle ne fit pas confiance à l'Église parisienne, dirigée par Mgr Darboy, qu'elle jugeait d'orientation trop gallicane. Dans le climat tendu des années 1870, elle tenta de faire venir des jésuites belges à Paris. La netteté qui caractérise les objectifs de l'Œuvre contraste avec le peu d'inspiration qu'elle eut pour les réaliser. Les actions déployées sur le terrain ne furent guère coordonnées et parurent souvent improvisés, comme le démontre bien la construction du couvent. Dès 1875, il était clair que les jésuites hésitaient à accepter. Malheureusement, on entama les travaux de construction avant d'obtenir leur accord formel.
- 36 L'histoire de l'Œuvre montre bien que l'organisation n'agit qu'à partir d'une situation qu'elle connaît. Son point de référence est clairement la Flandre, par rapport à laquelle chaque éloignement est perçu comme une perte fondamentale. C'est dans cette optique que l'Œuvre part pour Paris, et c'est dans cette optique qu'elle y reste pendant plus de quatre décennies. Plongée en plein cœur d'une ville caractérisée par des mutations rapides, elle ne voit rien. Ou mieux, elle perçoit ces mutations, mais avec l'unique point de référence qui est alors le sien, à savoir la Flandre. L'Œuvre des Flamands rate ainsi sa chance d'intégrer le contexte parisien dans sa conception, tant d'elle-même que des Flamands parisiens. C'est donc inchangée qu'en 1894, elle tourne le dos à la ville pour s'adresser aux saisonniers.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Archives

- Gand, Archives épiscopales (Arch. Ep. Gand), Œuvre des Flamands
- Bibliothèque Administrative de la Ville de Paris, Résultats statistiques du recensement de 1881, 1886, 1891, 1896 pour la ville de Paris.

### Bibliographie

- Vincent AELBRECHT, « L'immigration ouvrière belge à Tourcoing durant le Second Empire », *Revue Belge d'Histoire Contemporaine*, 21 (1990), p. 351-381.
- Marcel ASCOOP, « Het Werk der Vlamingen », *Godsdienstige week van het bisdom Gent*, 35 (1962), p. 218-220.
- Jacques-Olivier BOUDON, *Paris, capitale religieuse sous le Second Empire*. Paris, Cerf, 2001.
- Henk BYLS, « Blijft Vlaamsch in uwe spraak en Vlaamsch in uwe zeden. Het Werk der Vlamingen te Parijs », *Trajecta*, 14 (2005), p. 309-332.
- F. CLAEYS BOUÛAERT, *L'Œuvre des Flamands à Paris. Un siècle d'existence 1862-1962*. Gand, 1962.
- Raf DE BONT en Tom VERSCHAFFEL, « Het riool van Europa », dans : Raf De Bont en Tom Verschaffel (réd.), *Het verderf van Parijs*. Louvain, Universitaire Pers, 2004, p. 12-30.

- Jan DE MAEYER, « Guido Gezelle (1830-1899) : priester van het katholiek reveil. Historische reflexies », *Trajecta*, 8 (1999), p. 303-320.
- Jan DE MAEYER, « "Les Dames d'Œuvres". 19de-eeuwse vrouwen van stand en hun zoektocht naar maatschappelijk engagement », Leen VAN MOLLE et Peter HEYRMAN (réd.), *Vrouwenzaken, Zakenvrouwen*. Gand, 2002, p. 109-127.
- Emiel LAMBERTS, « Het ultramontanisme in België. 1830-1914 », Emiel Lamberts (réd.), *De kruistocht tegen het liberalisme. Facetten van het ultramontanisme in België in de 19de eeuw*. Louvain, KADOC-jaarboek, 1983, p. 38-59.
- A. SIMON, *Réunions des évêques de Belgique 1830-1867. Procès-verbaux*. Louvain, 1961.
- Emmanuel VAN BERLO, *L'Ordre des Frères-Mineurs en Belgique depuis son rétablissement, 1833-1908*. Malines, Imprimerie S. François, 1908.
- Els WITTE, Jean-Pierre NANDRIN, Eliane GUBIN et Gita DENECKERE, *Nouvelle Histoire de la Belgique, 1830-1905*, Tome I. Bruxelles, Éditions complexe, 2005.
- Wilfried WOUTERS, « Broeders en Baronnen. Het ontstaan van de Sint-Lucasscholen », Jan De Maeyer (réd.), *De Sint-Lucasscholen en de neogotiek*. Louvain, KADOC-studies, 1988, p. 157-217.

## NOTES

1. Marcel ASCOOP, « Het Werk der Vlamingen », dans : *Godsdienstige week van het bisdom Gent*, 35 (1962), p. 218. Les deux Flandres correspondent aux provinces de Flandre Occidentale et Orientale, qui coïncident respectivement avec les diocèses de Bruges et Gand.
2. « Comment ces malheureux peuvent être comparés à un troupeau sans berger ; comment ils sont exposés à tous les dangers de la grande ville, séduits par des débauchés, par l'incroyance qui se répand partout (...) ». Note biographique sur le père Vanderijst, Gand, Archives épiscopales (*Arch. Ep. Gand*), *Œuvre des Flamands* (traduction personnelle).
3. L'indication selon laquelle les Belges se trouvaient principalement dans le faubourg Saint-Antoine (11<sup>e</sup> arrondissement) est difficile à vérifier. Pour la période du Second Empire, ni l'État Civil, ni les recensements n'ont été conservés. La correspondance de l'Œuvre des Flamands nous permet néanmoins de l'affirmer. En 1863 par exemple, le nombre des Belges était estimé par l'aumônier à 20 000, dont 8 000 dans le seul faubourg Saint-Antoine. Cette forte présence des Belges dans le 11<sup>e</sup> arrondissement se confirmerait d'ailleurs dans les recensements de 1881 et 1886.
4. Pierre De Mey (1832-1896) était à ce moment prêtre à Renaix, ville largement bilingue. Sa mission était de nature temporaire. Les raisons pour lesquelles il ne fut pas choisi comme aumônier permanent ne sont pas claires.
5. *Notice sur l'Etablissement et la Mission des Religieux Récollets Belges à Roubaix*, p. 10.
6. Pour une histoire plus détaillée de l'Œuvre des Flamands, voir Henk BYLS, « Blijft Vlaams in uwe spraak en Vlaamsch in uwe zeden », *Het Werk der Vlamingen te Parijs* (1862-1894). *Trajecta* (14), n°3, 2005, p. 309-332.
7. Emmanuel VAN BERLO, *L'Ordre des Frères-Mineurs en Belgique depuis son rétablissement, 1833-1908*. Malines, Imprimerie S. François, 1908, p. 142 ; Vincent AELBRECHT, « L'immigration ouvrière belge à Tourcoing durant le Second Empire », *Revue Belge d'Histoire Contemporaine*, 21 (1990), p. 362.
8. *Ibid.*, p. 143.

9. Els WITTE, Jean-Pierre NANDRIN, Eliane GUBIN et Gita DENECKERE, *Nouvelle Histoire de la Belgique, 1830-1905*, tome I, Bruxelles, Éditions complexe, 2005, p. 157-164.
10. Pour un aperçu du positionnement de l'Église contre les courants libéraux, voir Emiel LAMBERTS (éd.), *De kruistocht tegen het liberalisme. Facetten van het ultramontanisme in België in de 19de eeuw*. Louvain, KADOC-jaarboek, 1983, p. 38-59.
11. A. SIMON, *Réunions des évêques de Belgique*, p. 135. Remarquez que les évêques parlaient de « l'Œuvre des Belges ». Pendant toute l'histoire de son existence, l'Œuvre sera caractérisée par cette flexibilité. Par exemple, à l'occasion des quêtes et collectes, son nom changera en fonction du public à laquelle elle se présente.
12. Voir Raf DE BONT et Tom VERSCHAFFEL, « Het riool van Europa », Raf De Bont en Tom Verschaffel (réd.), *Het verderf van Parijs*. Louvain, Universitaire Pers, 2004, p. 12-30.
13. Lettre pastorale de Mgr Bracq, le 5 août 1866, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
14. Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 24 mai 1876, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
15. Lettre de Mgr Bracq aux membres du *Raad der Vlaamsche Catholijke Vergadering*, le 24 avril 1864, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands (traduction personnelle).
16. Lettre à Mgr Delebecque, le 14 décembre 1863, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
17. Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 20 mars 1866, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
18. Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 2 septembre 1870, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
19. Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 14 mars 1872, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
20. Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 27 décembre 1872, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
21. Jan DE MAEYER, « Guido Gezelle (1830-1899) : priester-dichter van het katholiek réveil » dans *Trajecta*, 1999, p. 315.
22. Avocat Gantois, Jules Lammes (1822-1908) était une figure de proue dans le milieu ultramontain belge. Il était trésorier du Comité de protection de l'Œuvre des Flamands.
23. *L'Œuvre des Flamands à Paris, Fête jubilaire 17 avril 1887*, p. 13 (traduction personnelle).
24. Dans quelle mesure la migration flamande a contribué à la formation d'une identité flamande (flamingante) en Belgique n'a pas encore été objet d'analyse dans l'historiographie belge.
25. Jacques-Olivier Boudon, *Paris, Capitale religieuse sous le Second Empire*, Paris, Cerf, 2001, p. 170-172.
26. Lettre de Beyaert à Mgr Bracq, le 20 mars 1866 et le 3 septembre 1866, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
27. Lettre pastorale de Mgr. Bracq, le 5 août 1866, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
28. Lettre de Mgr Darboy à Mgr Bracq, le 18 juillet 1866, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
29. On s'attendait à qu'une femme issue de cette couche sociale s'appuie sur la tradition et l'Église sans se mettre trop en avant sur la scène publique. Frédéric Ozanam (entre autres) concevait le rôle de la femme comme analogue à celui des archanges : « Elles (les femmes) doivent conduire le monde, mais en restant invisibles comme eux. ». Jan DE MAEYER, « Les dames d'Œuvres. 19de-eeuwse vrouwen van stand en hun zoektocht naar maatschappelijk engagement », dans Leen VAN MOLLE et Peter HEYRMAN (réd.), *Vrouwenzaken Zakenvrouwen*, Gand, 2002, p. 109.

- 30.** Historique de l'Œuvre des Flamands et lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 27 décembre 1872, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
- 31.** 19/09/1876, Lettre de la baronne de Monin à Mgr Bracq, le 19 septembre 1876 et lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 26 septembre 1876, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
- 32.** Lettres de Paul Goethals à la baronne de Monin le 22 octobre 1872, lettre de Paul Goethals à Mgr. Bracq, le 7 mai 1875 et le 21 mai 1875, lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 11 avril 1877, lettre de Paul Goethals à la baronne de Monin le 16 août 1877, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands. Paul Goethals était à cette époque le provincial de la province belge.
- 33.** Lettres de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 28 juin 1879, le 23 août 1879, le 21 septembre 1879, le 12 février 1880, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
- 34.** Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 2 décembre 1873, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
- 35.** Wilfried Wouters, *Broeders en Baronnen. Het ontstaan van de Sint-Lucasscholen*, p. 179.
- 36.** Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 12 février 1880, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
- 37.** Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le 2 mai 1881, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
- 38.** Lettre de Liévin Beyaert à Mgr Bracq, le premier décembre 1887, Arch. Ep. Gand, Œuvre des Flamands.
- 

## RÉSUMÉS

Dans cette contribution nous mettons en lumière quelques aspects de l'histoire de l'Œuvre des Flamands à Paris. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les Belges y furent un des groupes d'étrangers le plus large. Confronté avec des rapports préoccupants concernant le comportement des Flamands, le diocèse de Gand envoyait en 1862 le révérend Lieven Beyaert. Durant plus de 40 ans, il prit la direction de l'Œuvre des Flamands à Paris. Les initiatives qu'il y développa au sein de la Mission, avaient pour but principal de protéger et isoler la population flamande. A partir de 1880, l'Œuvre perdit graduellement le contact avec les Belges, se dispersant dans la ville et la banlieue. En 1894, avec la mort de Beyaert, le diocèse de Gand reconnut que l'Œuvre des Flamands avait échoué en tant que mission citadine. À partir de ce moment, elle s'occupe de plus en plus des saisonniers flamands travaillant aux fermes des alentours de Paris.

In this contribution we highlight some aspects of the history of the Mission for Flemish Immigrants (l'Œuvre des Flamands) in nineteenth-century Paris. Belgians constituted one of the largest communities of foreigners in the French capital. From 1860 onwards, the Diocese of Ghent was increasingly being presented with dire reports about the large number of Flemings who did not speak French and who were behaving reprehensibly. In 1862, Lieven Beyaert, a Flemish priest was sent to remedy the situation. During more than forty years the Mission developed initiatives towards the Flemish inhabitants of Paris, who intended their protection and isolation, rather than their integration in French society. From 1880 onwards, the Agency increasingly lost impact as Belgians spread across the city and the suburbs, disappearing into the French population.

When Beyaert died in 1894, the Diocese of Ghent admitted to have failed in its ambition to control a city as Paris. The Mission's attention shifted with the arrival of seasonal workers to a new area of operation, the rural surroundings of Paris.

## INDEX

**Mots-clés** : immigration, missions étrangères

**Index géographique** : Flandre, Belgique, Paris, France

## AUTEUR

**HENK BYLS**

Katholieke Universiteit Leuven, KADOC

Henk Byls est philosophe et historien. Il est lié au KADOC, Centre de documentation et de recherche (religion, culture, société) de la Katholieke Universiteit Leuven (Belgique), où il prépare une thèse de doctorat sur l'immigration belge en France. Parmi les questions prioritaires de sa recherche, le rapport entre religion et immigration, qu'il étudie entre autres à travers les initiatives catholiques belges développées aux XIXe et XXe siècles en soutien aux immigrants.

Contact : [Henk.Byls@kadoc.kuleuven.be](mailto:Henk.Byls@kadoc.kuleuven.be)